VARIÉTÉS

Vers inédits d'Alfred de Musset

Ils sont inédits très vraisemblablement. Ce ne sont que des vers de circonstance, pleins de verve et de grâce, improvisés sur un album familial. Le poids qu'ils ajouteront à la gloire du poète est léger, mais ils ne sont pas dénués d'intérêt à cause de l'époque où ils furent composés ; et, surtout, rien de ce qui touche à Musset ne saurait nous laisser indifférents.

La bibliothèque de la ville de Lyon vient d'acquérir deux grands feuillets d'album, d'un beau vélin épais et grenu, tel que nous n'en connaissons plus depuis longtemps, recouverts, au verso seulement, d'une écriture au crayon. Les cinquante et un vers ne sont pas signés, mais ils ont pour eux toutes les marques de l'authenticité la plus solide. Il est décent et sérieux de les énumérer. D'abord la tradition orale de la famille de M. Rougier de La Bergerie, qui fut préfet des Vosges du 2 juin 1839 au 2 mars 1848 ; c'est chez lui que les vers furent écrits, et ses descendants les ont pieusement conservés. Ensuite, l'expertise graphologique, qui permet, même à un novice, de constater l'identité d'écriture avec les autographes de Musset, cette écriture si reconnaissable, déliée, élégante et nerveuse, presque féminine. Et puis, c'est le texte, qui s'apparente, par son aisance légère, aux improvisations célèbres, même aux plus différentes, qu'elles soient scintillantes comme le boléro à Pépita composé chez Berryer, à Augerville, désolées comme les stances de *La Tristesse*, qu'il écrivit d'un trait, en descendant de cheval, sur l'album que lui tendait la mère d'Alfred Tattet, ou dédaigneuses comme le sonnet sur ceux qui « me proclament, ce soir, ivrogne et libertin », donné à sa marraine, Caroline d'Alton-Shée-Jaubert. Enfin, preuve irrécusable, Musset lui-même en a cité trois vers dans une lettre à Alfred Tattet.

Il est possible de retrouver la date précise et les circonstances où ces vers furent composés. Ce fut au début de l'été 1845, chez M. de La Bergerie, à la préfecture d'Epinal. Paul de Musset, en effet, écrit dans la biographie de son frère : « Notre oncle Desherbiers, dans la carrière administrative depuis plus de trente ans, occupait la modeste sous-préfecture de Mirecourt. Je proposai à mon frère de rendre visite à ce bon oncle. Nous partîmes de Paris ensemble, dans les premiers jours de mai 1845, pour Mirecourt, où nous restâmes environ deux semaines... Alfred demeura dans les Vosges pendant la moitié de l'été, voyageant de Mirecourt à Epinal et d'Epinal à Plombières, fêté par les bonnes gens de la Lorraine et recherché par la famille aimable du préfet du département. » Si la carrière du bon oncle, frère de leur mère, n'avait pas été foudroyante, du moins M. Desherbiers était-il, au dire de Paul, fort instruit ; il aimait tendrement Alfred, auquel il devait survivre deux ans. Alfred lui trouvait le goût assez sûr pour le consulter et lui exposer ses théories littéraires ; ainsi, lors de la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, en 1830, écrivait-il à son bon oncle qu'il avait intentionnellement cultivé les rimes faibles pour protester contre les excès de « l'école rimeuse ».

Mais qu'allait donc faire dans les Vosges, de mai à fin août 1845, ce Parisien impénitent ? Simplement se reposer et échapper ainsi aux reproches qu'on lui faisait, un peu partout, de sa paresse. Depuis deux ans il avait peu produit : en 1843, quelques poésies, les stances à Charles Nodier et les *Mie Prigioni*, récit de son incarcération dans la fameuse chambre n° 14, où étaient emprisonnés les gardes nationaux défaillants ; en 1844, les stances à son frère et deux nouvelles, *Pierre et Camille* et *Le secret de Javotte* ; depuis le début de 1845, seulement *Mimi Pinson*. Il était mal remis d'une pleurésie gagnée en se promenant au bois de Boulogne par un froid intense. Les médecins, qui apparemment en étaient encore aux remèdes du temps de Molière, l'avaient exagérément saigné, ce qui n'avait pas contribué à hâter sa convalescence. Et puis, il s'ennuyait autant que la France, puisqu'il trouvait « d'une vérité lamentable » le mot de Lamartine. « Depuis la mort du duc d'Orléans il y avait en toute chose une sorte de langueur et d'atonie », souligne Paul. En tout cas, ce séjour vosgien a certainement distrait Alfred de Musset de son ennui, car il le décrit avec un esprit charmant dans une lettre du 28 mai 1845 à son ami Alfred Tattet :

« Oui, mon cher, je suis dans les Vosges, et vous pouvez dire en songeant à moi — Epinal, Vosges, Epinal — en toute vérité, car grâce à l'amabilité du préfet et aux avances flatteuses des indigènes je voltige de-ci et de-là, en attendant que l'eau de Plombières soit chaude. Je suis un papillon de mairie, une joconde d'arrondissement ; je dine avec des principaux de collège et même des inspecteurs généraux ; l'unique gendarme des bourgs circonvoisins se découvre devant ma boutonnière ; je suis fêté partout, on m'offre de la bière. Je ne sais pas encore ce qu'en pensent les dames, attendu qu'il n'y en a pas. Çà et là quelques potirons affectent bien la forme humaine, mais c'est une contrefaçon lorraine. J'ai vu à Lagny, près de Paris, une assez jolie maîtresse de poste et quelques volées de grisettes à Nancy (le hussard y respire)... Sérieusement parlant, j'aurais mauvaise grâce à me moquer de ces braves gens, qui me reçoivent à merveille. Je suis ici d'un calme incomparable, chose dont j'avais grand besoin. Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas, du moins, les mêmes bottines, les mêmes tailleurs, ce sont d'autres Buloz, des Gerdez différents, des protes qui n'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois rien. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire. »

Ce dernier trait marque combien il était fatigué. Quoi, pas une conquête dans ce milieu provincial qu'il devait éblouir de sa verve et de sa gentillesse, lui le « Prince Phosphore de Cœur volant », comme l'appelait Caroline Jaubert, lui si enfantinement heureux de ses bonnes fortunes ! Il explique, il est vrai, que l'anatomie des Lorraines ne l'enflammait pas. Mais il y a à sa sagesse une raison plus profonde : Musset se trouvait à un tournant de sa vie littéraire. Après 1845 son œuvre s'amenuise singulièrement. Il a déjà jeté hors de lui toutes les pièces maîtresses ; quelques proverbes, l'adorable *Sur trois marches de marbre rose*, quelques poésies de plus en plus rares, c'est tout ce qu'il écrira jusqu'à sa mort, en 1857. Il semble que ce séjour dans les Vosges ait marqué le début du déclin. Musset, désormais, va se trouver sans cesse en proie à des crises nerveuses provoquées ou non par la maladie et l'intempérance ; comme si, presque d'un coup, l'adolescent spirituel, « monsieur mon gamin d'Alfred », était devenu le malade vieilli, irritable et capricieux, que soignera Mlle Collin à partir de 1847.

Cependant, il a été si enchanté de ses calmes allées et venues entre Epinal et Mirecourt et Plombières, que, de Paris, dans une lettre du 20 août 1845 à Tattet il revient sur son séjour vosgien, lettre où il cite trois de nos vers, avec une insignifiante variante d'ailleurs :

« Vous concevez du reste, je suppose, tout ce qu'il y a eu d'instructif pour moi dans ces folles excursions à plus de 10 ou 12 lieues à la ronde. Rien n'élève le cœur et n'embellit l'esprit comme ces grandes tournées dans le royaume. C'est incroyable le nombre de maisons, de paysans, de troupeaux, d'oies, de chopes de bière, de garçons d'écurie, d'adjoints, de plats de viandes réchauffées, de curés de village, de personnes lettrées, de hauts dignitaires, de plants de houblon, de chevaux vicieux et d'ânes éreintés qui m'ont passé devant les yeux. Puis, comme dit une admirable pièce de vers de ma façon :

« Le long, le long de la Moselle,
J'ai vu plus d'une demoiselle
Faisant, faisant de la dentelle. »

Il s'est donc souvenu, avec ironie, des vers qu'il avait jetés d'un trait sur l'album de l'accueillant M. de La Bergerie. On se le représente aisément, penché sur la table avec un sourire malicieux et laissant courir son crayon sur les hauts feuillets, tandis que les invités de M. le préfet font cercle en retenant leur souffle. Il écrivait :

J'ai vu, dans leur beauté lorraine,
Les Vosges et leur souveraine,
La demi-suissesse, Epinal.
J'ai vu la plaine et la montagne,
La cour, la ville et la campagne
Toute une messe, et presque un bal.
J'ai vu l'église et le musée,
Les grisettes à leur croisée,
Et les cuirassiers à cheval.
J'ai vu passer une Andalouse,
Qui, pour rimer avec pelouse,
Se disait coquette et jalouse,
Mais qui chérissait tendrement
Son gros petit mari flamand.
J'ai fumé sur la promenade
Des coteaux de Remiremont ;
J'ai même accompli l'escalade
Du jardin où Monsieur Lormont
A sa tour monte au haut d'un mont
Pour voir si Malbrough est malade.
J'ai vu de petits galopins
Qui font très bien (1) des papiers [peints.
Le long, le long de la Moselle,
J'ai vu plus d'une demoiselle
Qui fait, qui fait de la dentelle.
Ayant tout vu, tout approuvé,
Satisfait de la préfecture
Mais un peu las de son pavé,
J'ai dormi sous la couverture
Où le roi, peut-être, a rêvé.
On me demandera sans doute
Quand je reviendrai sur mon quai,
Aux environs et sur la route
Ce qu'en passant j'ai remarqué.
Ma réponse sera facile ;
En fait de curiosité
Je crois qu'une bonne en vaut mille.
Or donc, en un charmant asile
J'ai reçu l'hospitalité.
Là, j'ai vu trois choses ensemble
Que bien rarement Dieu rassemble,
De la noblesse sans fierté,
Du bon goût sans pédanterie,
Et de l'esprit sans vanité.
On me dira, je le parie,
Que je donne pour nouveauté
Un madrigal couleur de rose.
Je conseille à qui le suppose
D'aller un peu de ce côté
Voir si j'ai dit la vérité,
Et d'en rapporter quelque chose.

Peut-être d'autres albums s'ouvriront-ils encore pour laisser échapper de ces improvisations, que Musset a dû semer négligemment dans quelques livres d'or familiaux. A qui en retrouvera je souhaite l'émotion attendrie que j'ai ressentie à tenir entre mes mains et à contempler ces lignes, que le plus spirituel et le plus spontané des poètes français laissa couler, toutes fraîches, de son crayon.

Henry JOLY.

(1) Musset avait d'abord écrit « fabriquent ». Il a barré et mis au-dessus de la ligne « font très bien ». C'est la seule rature des deux pages

Expositions parisiennes

LA QUINZAINE D'ART ESPAGNOL

Une galerie du faubourg Saint-Honoré a organisé une « quinzaine » d'art espagnol. Spectacles et conférences s'y succéderont, proches d'une exposition qui groupe les œuvres d'une cinquantaine d'artistes ayant vécu ou vivant à Paris. Chacun se félicite d'une manifestation qui souligne la fraternité artistique des deux pays et l'amitié de peintres et sculpteurs qui partagent notre vie et qui l'associent à nos épreuves. Car les exposants, nous rencontrons chaque jour leurs tableaux et leurs statues, mêlés à ceux de nos nationaux, dans les divers salons. Sans ce petit groupement passager, leur nationalité resterait ignorée de beaucoup ; Parisiens ils sont de par leur domicile, l'art plane au-dessus des nationalités, et puisse ce privilège ne jamais être discuté par les ignorants ou les sots.

Ce qui frappe dans l'ensemble de cette exposition, c'est sa diversité. On y trouve, en raccourci, tous les mouvements qui ont agité l'art du vingtième siècle. Par un choc en retour, Paris a donné à l'Espagne ce que Velasquez, Goya et tous autres ont, dans le passé, donné à nos artistes. Cet échange mutuel se continue pour le plus grand profit de chacun. L'Espagne est de tous les pays celui qui apporte dans le mouvement artistique du vingtième siècle la contribution la plus importante après la nôtre. Depuis les scènes du café-concert parisien que traça aux environs de 1900, se dégageant de l'impressionnisme, M. Angladu-Camarasa, jusqu'aux curieuses compositions surréalistes de M. José-Maria Ucelai, qui datent d'hier, toutes les tendances, toutes les luttes, toutes les écoles, et je serais tenté d'écrire toutes les chapelles, qui ont surgi à Paris depuis quarante années sont représentées ou évoquées dans l'œuvre des peintres espagnols.

Et cependant cet ensemble est incomplet, puisque M. Pablo Picasso, dont l'influence dans la vie artistique ne saurait être sous-estimée, n'est pas là, et qu'il faut regretter aussi l'absence de ce jeune Xavier Bueno, au talent si noblement chargé de promesses, qui nous quitta en 1940. De même l'ampleur de l'œuvre décoratif de M. José-Maria Sert est à peine évoquée. L'exposition compte d'inévitables lacunes. Elle ne prétend d'ailleurs pas, que je sache, en être exempte tout à fait.

M. Zuloaga fut longtemps familier de nos Salons. Ami de Gauguin, de Rodin, de Mallarmé, beau-frère de Dethomas dont le nom figure en dédicace sur une toile de l'exposition, il faisait partie, aux côtés de Cottet et de Simon, de la bande noire, ainsi nommée à cause de sa prédilection pour les couleurs sombres. Il occupe ici, comme il convient, une place importante. Portraitiste adopté par les grandes dames des deux mondes, comme le rappellent deux ou trois toiles, il est l'auteur du célèbre portrait du grand Lorrain *Maurice Barrès*, debout devant la ville de Tolède. En ce début pluvieux d'automne un Espagnol, dans un heureux symbole, vient nous rappeler l'écrivain qui célébra la colline inspirée où l'espérance resta vivace, cette espérance qui jamais ne meurt et que les enfants hériteront des pères.

En contraste avec les tableaux de M. Zuloaga et ceux de M. Zubiaure, eux aussi de tonalité sombre, la couleur réclame ses droits dans les toiles de M. Grau Sala et de M. Boris. Nous sommes, avec ces deux peintres, proches du domaine de M. Henri-Matisse, tandis que *la Toilette* de M. Fernando Bosc est un reflet de notre grand Bonnard, que les recherches de M. Antonio Clavé accusent un parallélisme avec celles de M. Brianchon, que celles de M. Hernando Vines rappellent les cadences de M. Legueult, et que le cubisme peut revendiquer les dernières toiles de M. Joan Miro. Tout le bouillonnement artistique actuel est là, en ses diverses formes. Un *Cavalier espagnol* détaché en lumière sur un fond de grisaille épaisse, d'expressive vigueur, dû à M. Cossio, évolue curieusement vers la peinture abstraite. Ces œuvres et toutes celles qui les accompagnent unissent l'idéalisme de l'Espagne à l'idéalisme français jusqu'à presque les confondre.

Il n'en reste pas moins que l'ensemble garde son caractère particulier qui n'est pas dû aux sujets traités, car il n'y a nulle dissemblance d'esprit entre les scènes espagnoles et les autres dans les tableaux d'un même artiste. Mettons à part M. Sobana, si personnel, qui donne même à ses fêtes populaires une atmosphère chargée d'angoisse et se situe à part dans le groupe ; mais ce n'est pas parce que certaines toiles de MM. Rey Vila, Celso Lagar, Pedro Creixams, Benito, Palmeiro présentent des types ou des scènes empruntés à l'Espagne qu'elles ont un air de famille. M. Beltran Masses, qui dans un savant équilibre unit la volonté picturale à l'évocation littéraire, apparaît lui aussi à la fois très différent de ses compatriotes et néanmoins leur semblable.

Aussi M. Pedro Flores, évoquant dans le tumulte assourdi des couleurs *Toreros* et *Picadors*, M. Pruna, plus alangui, et M. Gines Parra. Ce dernier, l'un des peintres les plus intéressants en cette réunion, sertit de lignes volontaires et rythmées des figures d'un accent énergique et sauvage. Tous ont un trait commun qui les rassemble et les unit, malgré qu'ils en puissent avoir, les uns aux autres. Lors même qu'ils paraissent vouloir s'éloigner, aller vers des horizons opposés, tous montrent pareil sérieux dans l'effort et une noblesse grave et fière.

Même un artiste comme M. Mariano Andreu qui, dans une sorte de refoulement, présente *les Chastes sensuelles* d'une correction calme et froide, M. Andreu qui évolue dans le domaine de la fantaisie, circule dans *le Monde des apparences* où passent des pantins que nous côtoyons chaque jour sans y prendre garde, reste fidèle à l'idéal de ses compatriotes, fait de gravité laborieuse et méditative.

× × ×

Remarquons la place de la sculpture dans cet ensemble. Elle aussi apporte sa fantaisie, avec quelques images en fer découpé par M. Eleuterio Blasco continuant une technique où excella le regretté Pablo Gargallo. MM. La Torre, Ignacio Gallo, Gracia Coudoy exposent bois, terres cuites ou bronzes qui tiendraient leur place en tous Salons, mais au premier rang triomphent ici un modeleur : M. Manolo, et un sculpteur : M. Mateo Hernandez.

Ni l'un ni l'autre ne sont des inconnus. Si M. Manolo depuis longtemps a regagné sa Catalogne natale, M. Hernandez réside parmi nous depuis 1912. Le premier, plus âgé, est tout proche de notre Maillol par son entente de la forme et du modelé, par son goût de l'ampleur qui donne un air monumental à ses moindres statuettes. La fantaisie peut être dans le choix de ses sujets, dans leur présentation, mais c'est une fantaisie grave qui ne se permet aucun écart. Par là M. Manolo — comme Maillol encore — rejoint l'art grec ; le miracle de l'art antique, un instant asservi et diminué par Rome, ressurgit ici ; la Méditerranée orientale se continue.

Quant à M. Hernandez, c'est un des artistes les plus complets de notre temps. On sait avec quelle maîtrise il dégage des pierres les plus dures les formes animales. L'animal a sa prédilection. Il lui prête les qualités, les beautés, voire même les vertus que les hommes devraient avoir. La moindre de ses statues est le fruit d'un long labeur. Non point que l'œuvre conçue et méditée ne sorte vite de sa gangue lorsque l'artiste la dégage ; mais il laisse souvent la statue inachevée, la reprend, la complète après des mois et même des années. L'*Aigle*, le *Chimpanzé*, la *Biche*, sont sculptés avec un amour profond et une connaissance de l'animal jamais dépassée. L'*Otarie* est son modèle préféré ; il en aime la souplesse, l'intelligence du regard, la force ondoyante. Mais qu'on ne vienne pas dire que le portrait humain est hors des moyens de l'artiste. Le *Buste de M. T...*, si nerveux, si fin, répond à cette insinuation. Rien n'est hors des moyens de M. Hernandez. Il a abordé toutes les techniques. Il se distrait de la taille directe — car c'est là son seul mode de travail en sculpture — par la gravure : bois, lithographie, eau-forte, burin, estampes en couleurs, il a tout pratiqué. Il aurait, s'il voulait, les plus beaux succès de peintre. Il suffit pour en être convaincu de voir, sur la cimaise, son *Intérieur d'écurie* où les lumières glissent ambrées et assourdies. Il a peint à fresque, taillé et assemblé les mosaïques. La typographie l'a intéressé et il a composé, pour sa seule satisfaction, avec des caractères de son choix, des histoires d'animaux qu'il écrivit lui-même. Il apporte une passion créatrice à tout ce qu'il entreprend. Et partout il donne à ses œuvres, quelles qu'elles soient, cette qualité spécifiquement espagnole qu'est une noblesse grave, pleine de calme et de dignité. Artiste espagnol, sans doute, mais universel comme ses grands devanciers et l'un des plus humains parmi nous, il est un de ceux qui affirment avec le plus de force le rayonnement artistique de Paris, si heureusement accueillant aux artistes du monde entier et fier de les abriter dans ses murs.

RENÉ-JEAN.

NOUVELLES DE L'INSTITUT

Académie des sciences morales et politiques

M. Joseph Barthélemy, garde des sceaux, est venu assister à la dernière séance de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le baron Seillière, secrétaire perpétuel, a présenté en termes particulièrement élogieux un recueil de lettres de Lamartine, que M. Henri Guillemin, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, a publiées sous le titre : *Lettres des années sombres* (1853-1867) et qui complètent la correspondance du poète telle que l'a donnée Valentine de Lamartine, sa nièce, et qui s'arrête à 1852.

Lamartine, a dit M. Seillière, fut un très grand poète. Il s'est cru au temps où le *vates* était aussi *sacer interpresque deorum*. Il a pensé pouvoir intervenir par droit divin dans le gouvernement de la chose publique. Aussi bien avait-il grandi dans l'atmosphère de cette religion de l'âge moderne, tantôt déviation imprudente, tantôt contradiction aveugle du christianisme. Je l'appelle le Naturisme mystique et la regarde comme une régression partielle de l'esprit humain, comme un primitivisme restauré, puisqu'elle choisit pour divinité alliée la Nature telle qu'elle s'est manifestée dans les hommes les plus anciens. Par là même, d'ailleurs, elle s'est révélée très favorable au lyrisme, l'une des plus anciennes et des plus puissantes manifestations de l'émotivité humaine.

Lamartine a donc eu le tort de sortir de la sphère lyrique radieuse pour s'égarer dans les tristes régions de la politique ; c'est-à-dire de la conduite des hommes réels, ces impérialistes nés, le plus souvent impérialistes irrationnels, presque toujours insuffisamment rationnels encore, fussent-ils les plus avancés de leur temps sur la voie ces acquisitions de l'expérience et de l'invention humaine. Son châtiment a été cruel et très frappant parce qu'aucun des associés dans son entreprise manquée et dans sa marche vers le pouvoir n'était aussi vulnérable dans sa sensibilité intime et n'en a subi un aussi sévère. Un bon nombre d'entre eux, tel Hugo, ont même eu leur revanche, portés qu'ils furent de nouveau, après quelque vingt ans, par le courant profond et trouble de leur époque et de leur pays.

A son immense déception morale se joignit pour lui le poids écrasant de la dette. Il avait été aussi prodigue que son rival s'est toujours montré bon administrateur de ses dons géniaux. On songe devant ce contraste à l'apologue illustre de La Fontaine. Les lettres publiées par M. Guillemin nous montrent la cigale dans le fort de l'hiver alors que la fabuliste l'avait laissée sur le seuil de la saison rigoureuse. J'ajoute que nul mieux que le professeur de Bordeaux n'était préparé par ses études lamartiniennes si connues à nous présenter et à commenter pour nous ces lettres. Il publie aux premières pages de son livre un portrait de son héros qui est vraiment hallucinant par sa tragique expression de souffrance : on dirait un personnage d'Edgar Poe. Ses photographies de la fin de sa vie n'expriment plus que décadence sénile.

Le baron Seillière a communiqué ensuite à ses confrères la première partie d'une étude sur *Lamennais et le socialisme de 1840*. Il évoque d'abord le jugement de Renan sur cet autre Breton illustre dont la destinée a présenté quelque analogie avec la sienne. Renan parlait avant la publication de la correspondance du prêtre laïcisé : correspondance dont il appelait de ses vœux la mise au jour. Il constatait en effet qu'au lendemain de sa mort nul n'était tenté d'aller chercher près de lui des leçons d'histoire, de philosophie ou de politique. Sa personnalité seule intéressait encore, et à bon droit car elle offre un précieux enseignement, un miroir de la nature humaine et toute une psychologie.

Avec Rousseau, son principal inspirateur, poursuit M. Seillière, Lamennais présente plus d'un trait de ressemblance : au physique d'abord, car il en eut l'aspect peu robuste et la névropathie : chez l'un comme chez l'autre, conséquence en partie sans doute d'une malformation congénitale. Au moral, l'auteur des *Paroles d'un croyant*, ce livre si influent sur les âmes populaires peu après la révolution de juillet, apparaît comme un Rousseau qui aurait reçu le sacrement de la prêtrise sans conviction solide, de même que le Genevois, par une décision moins radicale, accepta pour un temps de professer la foi catholique avant d'aller lui aussi au déisme naturiste. L'un et l'autre se sont dégagés plus tard des disciplines acceptées par eux à la légère. Mais le second, pareillement doué d'un certain génie de poète (moins initiateur toutefois) et d'un pareil orgueil mystique ou messianique, chercha d'abord à utiliser le sacerdoce, accepté par lui tant bien que mal, pour servir son ardente volonté de puissance en restaurant au profit du chef de la milice spirituelle dont il était désormais l'un des soldats la quasi-omnipotence exercée par la papauté à certaines époques dans les conseils de l'Europe chrétienne. Ayant échoué dans cette première tentative, il se tourna vers la religion nouvelle et s'employa de toute son énergie à promouvoir le socialisme qui venait de naître.

Académie des inscriptions et belles-lettres

M. René Dussaud, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une lettre du résident général de France en Tunisie, faisant connaître que, conformément au vœu exprimé par l'Académie, les dispositions nécessaires avaient été prises pour que les fouilles que M. Duval poursuit à Meninx soient continuées en octobre et novembre.

M. Thureau-Dangin a fait hommage du tome XXIII des *Textes cunéiformes du Louvre* et M. Merlin de deux nouveaux fascicules du *Corpus vasorum*.

M. Mario Roques a fait une communication sur quelques termes ruraux de Guyenne qu'il a relevés dans des documents d'archives de la seconde moitié du XVIe siècle. Ce sont des noms de terrains plantés de noisetiers *aulana* ou couverts d'ajoncs *jaugra*, dans le département de la Gironde — région de Libourne — en rapport avec l'espagnol *avellanar* (lieu planté de noisetiers) et le gascon *jaughe, yaughe* (ajonc).

En terminant il a souligné l'intérêt que présenterait un dépouillement général et méthodique des archives publiques et privées. M. Charles Samaran a fait une remarque sur l'emploi en Gascogne des termes dont a parlé M. Mario Roques, et il a annoncé que son vœu en ce qui concerne le dépouillement des archives est en partie réalisé puisque celui des cadastres dans tous les départements est actuellement à l'étude.

UNIVERSITES, ECOLES

Ecole polytechnique

1° *Liste des candidats français normaux admis en qualité d'élèves et des candidats français inaptes physiquement admis en qualité d'élèves* bis.

1. MM. Besset, Dixmier, Faisandier, Herbin, Delmas, Caron, Aris, Soulé, Callot, Friedel, Chaumeron, Clavier, Bertrand, Pigot, Lerebours-Pigeonnière, Crétinon, Minvielle, Claverie, Larguier, Houssay.

21. Apert, Bossard, Laurent, Comolli, Lebegue, Chamouton, Trocheris, Bonnet, Houcherit, Lauby, Vaillant, Gehenne, Deguillaume, Chevalier, Neyroud, Pelton, Vieux-Pernon, Lantieri, Gilardi, Croze.

41. Ordonneau, Helfer, Cabannes, Edrom, Ronat, Baures, Huvillier, Walckenaer, Faucennet, Alberge, Benard, Clausse, Gentil, Marvier, Deheuvels, Foudral, Avril, Augereau, Formery, Gelly.

61. Theobald, Thom, Thom, Monnet, Petit, Long, Mante, Augier, Caillat, Maurel, Cretin, Mercier, Boutin, Parfait, D'Espagnat, Couzy, Hay, Taconet, Fleury, Grosmangin, Corbeau, Jacques.

81. Simonnet, Marty, Royer, Esmenjaud, Goulias, Bongrain, De Brisson de Laroche, Beau, Guyonnet, Cauvin, Perreau, Payelle, Roudil, Raibaud, Richard (J.-P.), Papuet, Casal, Bayon, Girard, Delannoy.

101. Michaud, Saulgeot, Deniau, Fau, Genty, Thévenin, Picquendar, Crouzillac, Vignier Pinel, Mottet, Calvin, Richard (C.L.L.), Sourlau, Bacchus, Buisson, Dubois de Montreynaud, Lang, Champavere, Garang.

121. Bataille, Negre, Paget, Couturier, Grandgeorge, Rodez, Rousseau, Mercier (R.-J.-L.) Noël, Bailly Roux de Bezieux, Millot, Virat, Lepercq, Blaive, Vimal du Monteil, Loubet, Poumier, Fleury, Laye.

141. Gauchotte, Detœuf, Salva, Bouvet, De Vigan, Rigaud, Lemoine, Latil, Jarreau, Bosc, Cahuzac, Seguret, Auriol, Meunier, De Vergnette, Malinvaud, Jeantils, Bouilloux, Fournier, Bergeron.

161. Marcuard, Salvador du Fesq, La Masne de Chermont, Bourseau, Menoux, Poizat, Guilleminet, Usunier, Denizet, Dubois, Lecour, Rieutort, Boissaye, D'Olier, Roubineau, Galerne, Du Mesnil, Blanchi, Canteloube, Ambrosini.

181. Chevrière, Pablon, Viviez, Benassy, Mathieu, Guillaume, Simonpietri, Tachet des Combes, Brasier, Legros, Cousseau, Sorrade-Loucheur, Marchand, Marie, Dor, Charmont, Lucas, Vever, Aucher, Patel.

201. Veyrenche, Aubert, Lano, Baron, Barbier, Guitonneau, Choiset, Dufour, Mollard, Rottier, De La Codre, Cabanne, Long, Callewaert, Bart, Le Menec, Tallot, Hachette, Bedoura, Leclerc.

221. Lecomte, Cardinal, Mounier, Combes, Emery, Chereau, Clément, Pouget, Dumanoir, Carrier, Chaneron, Le Cordenner, Bry, Carrié, Perret, Jaume, Sartorius, De Corail, Molin, Limondin.

241. Fontan, Deman, Picou, Gazanion, Gross, Sageau, Cadiergues, Thurin, Rattier, Tessier.

2° *Liste des candidats français non originaires, admis en qualité d'élève* bis.

MM. : 5 bis Sorine, 13 bis Kryn, 123 bis Delooz, 176 bis Bogoutsky, 181 bis Bourchtoff, 228 bis Cancelloni.

3° *Liste des candidats israélites et des candidats français non originaires israélites, admis en qualité d'élèves* bis.

MM. : 5 bis Bloch, 10 bis Dreyfuss, 86 bis Roth, 132 bis Benghouzi, 147 bis Levy, 206 bis Lerville, 207 bis Helft.

Le remplacement des élèves démissionnaires des listes 2 et 3 ne sera effectué que par des candidats des listes correspondantes, sous réserve toutefois qu'ils auront obtenu un total de points au moins égal à celui du dernier candidat français admis (liste 1).

La rentrée des facultés catholiques de Lyon

La rentrée effective des facultés catholiques de Lyon aura lieu, pour les facultés des sciences ecclésiastiques, pour la faculté des lettres, la faculté des sciences et l'institut de chimie industrielle, le lundi 19 octobre ; pour la faculté de droit, le mardi 3 novembre.

Sur la proposition de Mgr le recteur, le cardinal chancelier et les évêques de la région universitaire ont nommé vice-recteur chargé des étudiants M. l'abbé Jean Villot, professeur de morale à la faculté de théologie et directeur de la maison Saint-Jean.

La France, ce très ancien pays ! (1)

PAR A. VINCENT

Le citadin, égaré à la campagne, qui rit d'un nom de village, qui s'étonne de la disposition d'une vieille maison, qui s'esclaffe de la situation d'un bourg perché au sommet d'un piton, se croit peut-être intelligent ; il ne fait que montrer son ignorance. Toutes ces choses ont leur raison d'être, et pour les comprendre il n'est que de connaître l'histoire de notre pays. C'est qu'en effet la France n'est pas un Nouveau Monde tout neuf, où les villes poussent en une nuit comme des champignons, se déplacent au gré de commodités passagères, ou s'abandonnent sans regret parce que personne n'y a de racines. La France est un pays très ancien, les Celtes l'ont occupé quinze ou vingt siècles avant Jésus-Christ, et, s'il n'a pas les titres de noblesse de la Grèce ou de Rome, il se présente néanmoins à l'aube de la civilisation comme une contrée qui a son unité morale. Elle a ses druides qui sont des sages, une langue qui tient une belle place dans le groupe indo-européen, et une civilisation agricole qui prouve sa vitalité par une foule de découvertes qui rendent la vie plus aisée.

Ne croyons pas son conquérant lorsqu'il nous dépeint la Gaule comme un pays sauvage couvert de forêts. Des forêts, certes, il y en avait ; mais il y avait aussi de la culture et des pâturages, et presque partout des villages en des sites si bien choisis qu'il n'y a pas eu besoin de les déplacer. Pour la réduire à merci il n'a d'ailleurs fallu rien de moins que le génie de César et la puissance romaine tout entière.

L'origine de nos villages est donc extrêmement ancienne. La plupart nos chefs-lieux de canton remontent à l'époque gallo-romaine, quinze cents ans au bas mot, mais un assez grand nombre datent des Gaulois, et nous voici reportés à une très haute antiquité.

Les premiers Celtes qui ont vécu sur notre sol étaient des nomades, chasseurs et pêcheurs. Peu à peu ils se sont fixés, et partout où des falaises se dressaient, assez tendres pour être creusées, ils y ont aménagé le roc en des habitations plus commodes que les simples cavernes. C'est ainsi que les *creutes* et les *boves* de l'Ile-de-France et de Picardie, les *goves* de Normandie, les caves de Touraine ou été leurs premières demeures.

Dans les régions de plaines et de collines il y avait des hameaux de bûcherons et d'agriculteurs blottis dans la forêt ou campés sur des plateaux. Ils devaient être bien misérables si l'on en juge par les soubassements des huttes rondes ou les fondations qui émergent encore çà et là en Berry, en Bourgogne, en Lorraine ou ailleurs. Les huttes en bois ou en branchages ne survivent plus que comme abris de bûcherons, mais celles en pierres ont laissé quelques spécimens anciens. M. Jean Brunhes en a signalé dans les Cévennes, près d'Uzès, dans la Dordogne, et il en existe encore sur les causses. Elles sont construites en pierres sèches, avec un toit conique que couvrent des plaques de calcaire. Au sommet un trou rond laissait échapper la fumée du foyer. Là où elles ont subsisté ces huttes de pierres ne servent plus que de resserres pour les récoltes, ou d'abris pour le petit bétail. Ce sont les plus anciens *chalets* des Alpes, les *burons* d'Auvergne, les *orri* (*horreum*) des Pyrénées.

Les régions montagneuses du Massif Central et du Midi conservent les villages les plus anciens et les plus solidement construits. Le mortier joint maintenant les pierres, et les Méditerranéens ont fait connaître l'usage de la brique. Des bourgs s'élèvent où des maisons sont serrées les unes à côté des autres dans des positions stratégiques, sur des hauteurs parfois fort escarpées qui les mettent à l'abri des inondations, et surtout des attaques brusquées. Nombre de ces villages subsistent encore, plus ou moins abandonnés ou en ruines : Rochemaure, dans l'Ardèche, Eze, dans les Alpes-Maritimes, perché sur un pic à une invraisemblable hauteur. En d'autres régions le bourg coiffe un mamelon ou une petite colline, et en Auvergne il se groupe sur un contrefort et toujours près d'une source.

A cette époque reculée la maison gauloise prédomine partout. Elle est rectangulaire, avec un faîtage et toit de chaume, et la porte s'ouvre sous la pente du toit. Primitivement elle se compose d'une pièce d'habitation et d'une étable sur le même plan, et c'est de là qu'elle est partie pour devenir la grande ferme de Beauce. Plus tard les Romains ont introduit la maison latine, avec toit à faible pente et tuiles courbes. Dans les premiers modèles, une seule pièce d'habitation, « la maison », à la fois cuisine et chambre. Au rez-de-chaussée, l'étable pour le petit bétail et parfois le cuvage et la cave. La maison normande se rapproche de la maison rhénane parce qu'elle est un apport de Celtes qui habitaient les bords du Rhin, tandis que la maison alpestre sur pilotis représente une évolution des anciens palafittes lacustres.

On voit par cette simple énumération l'importance de la tradition dans l'histoire de nos villages de France. Il ne saurait en être autrement, puisque de tous les éléments sociaux l'habitation est un des plus persistants et des plus durables. La plus humble chaumière vit des siècles, et s'il arrive qu'un accident ou l'extrême vétusté la détruise, elle se réédifie aussitôt sur le modèle de ses voisines.

Mais, plus et mieux que la maison, le nom est pour ainsi dire immuable. Certaines localités orientales ont gardé depuis des millénaires leur dénomination primitive, et la nomenclature des noms de lieux en France nous fournit sur l'histoire ou la protohistoire de notre pays les indications les plus précieuses.

On sait depuis toujours qu'à l'époque gallo-romaine le domaine était désigné par le nom du propriétaire suivi du suffixe *acum*. Cette finale est devenue *ac* dans le Midi, *ec*, *at* ou *as* au nord du Massif Central, *ey*, *ay*, *y* dans la moitié septentrionale de la France, *ieu* à l'est de Lyon. *Pauillac* comme *Pouilly* représentent *Pauliacum*, le domaine de *Paulus* ; *Florac*, *Fleury*, celui de *Florus*, etc... Le suffixe *anum* prédomine dans le Bas-Languedoc : *Paulhan* (Hérault), *Fabrezan* (Aude), *Servian* (Hérault) sont d'anciens domaines de *Paulius*, *Fabricius* ou *Servius*.

A l'époque mérovingienne les nouveaux domaines sont désignés par un composé dont le premier terme est le nom du propriétaire et le second un nom commun, *ville*, signifiant *villa* et *court*, le même mot que *cour* et qui avait pris le même sens. *Auberville*, *Bouzouville*, *Landricourt* sont les possessions d'Aubert, de Bouzon, de Landry. Parfois le nom commun vient en tête, comme dans *Villemomble*, la villa de Mummulus. Les *Ars* ou *Arsis* rappelant un défrichement opéré par le feu, et les nombreux *Essarts* représentent le dur essartage qui a libéré le sol des racines et des souches.

Au IVe siècle, la désertion des campagnes, le reflux vers les villes, les premières invasions barbares amènent l'introduction d'une main-d'œuvre étrangère et la fondation